

## Combat de sœurs

Affrontement entre filles, *Sœurs*, au Théâtre du Galpon, joue de l'empathie face aux migrants martyrisés et une mère morte. Virtuose, poignant et dérangeant.

mercredi 19 février 2020 - Bertrand Tappolet



ELISA MURCIA ARTENGO

Au Galpon, à Genève, Elidan Arzoni met en scène "Soeurs", un texte exigeant, sans ponctuation, de Pascal Rambert.

Tout le monde sera percuté par les échos que *Sœurs* provoque. Un texte puissant, cru et incandescent. A découvrir au Théâtre du Galpon, à Genève, dans une mise en scène nuancée et sobre d'Elidan Arzoni. Bien servie par deux jeunes comédiennes affûtées, la pièce sans ponctuation, exigeante physiquement et vocalement, fait état d'un désaccord sororal, aussi profond que viscéral.

Au couple exsangue se livrant, par monologues alternés, sur un amour finissant dans Clôture de l'amour, autre opus de Pascal Rambert monté autrefois par Arzoni, succède ici une forme plus dialoguée. Mais c'est toujours «un conflit immense entre deux personnes que tout sépare et que tout réunit», selon le dramaturge français. Souvent, l'autre ne nous renvoie-t-il pas ce qu'on ne supporte pas chez soi?

### Fight club sororal

A l'entrée du public, la cadette critique d'art Nastassja – prodigieuse Nastassja Tanner, la douleur butée et la rage d'avoir été ignorée – a envahi le territoire professionnel de sa sœur

ânée, une militante humanitaire, Arblinda. Soit la remarquable Arblinda Dauti alternant sidération, plénitude et estocade. Bâtisseuse, elle dispose au cordeau les chaises destinées à l'assistance de son exposé sur la situation des migrants.

Non prévenue de l'agonie maternelle, la benjamine est résolue à tout saccager, telle une kamikaze débarquant avec valise explosive emplie de ses frustrations, humiliations et ressentiments familiaux. On est dans la métaphore «djihadiste». Mais la croisade – individuelle, identitaire et civilisationnelle – pour la reconnaissance de son existence se veut à couteaux tirés. Depuis les Grecs et les figures archétypales d'Antigone et d'Electre, le théâtre fait son miel de la confusion entre l'intime et le politique. Cela, Rambert l'a saisi, dans une pièce où la question de la langue entre les sœurs est centrale – un héritage de leurs parents.

## Double détente

Entre elles, tout y passe au rythme des sièges renversés, projetés. Le père qui préférerait l'ânée, les cheveux tirés lors d'un pugilat d'enfance, la plus âgée douée pour la natation de compétition et l'autre pas. «Tu as toujours été plus faible que moi, admetts-le», lâche Arblinda. «C'est vrai», reconnaît la benjamine. Et l'ânée d'afficher le score: «Voilà, un à zéro.»

Intelligemment, elles sont sœurs «jumelles» par leur habit noir commun de fight girl. Mais nées sous le signe de tous les maux qu'elles vont se jeter à la face. Et ça cogne dur sur le ring dévoilant la vertigineuse surenchère de celle qui aura été la plus blessée, atteinte, instrumentalisée. A l'ère de MeToo et de la sororité proclamée entre victimes, cette manière de se déchirer au féminin et en fratrie n'est pas des plus «dramaturgiquement correct».

Au rythme d'une chanson d'amour pop libanaise signée Nancy Ajram, la cadette favorisera néanmoins un miraculeux moment de sororité dansée que l'on croirait sorti de Et maintenant on va où? de la cinéaste Nadine Labaki. Elle évoquera ce qui les unit malgré tout à l'adolescence, l'amour partagé de garçons arabes, loin de la tutelle parentale.

## Fins de partie

L'un des points d'orgue? Sous un sfumato pictural, le médusant solo empathique de la militante évoquant avec une grande vulnérabilité ce qu'elle a vu et qui l'a tatouée à vie – les réfugiés meurtris contre les grilles de leurs camps aux frontières scellées de l'Europe. Il faut voir Arblinda Dauti pousser doucement le public à se lever, manifester sa résistance à ce qui réifie l'humain. Ceci en miroir exact d'une accusation portée plus tôt par la benjamine contre toute sa famille l'ayant maudite, d'après elle. Et réduite à une chose ne comptant pour rien.

A chacune sa vérité. Nastassja mêle in fine sa propre agonie émotionnelle avec celle, fantasmée, de sa mère – elle supplie leur mort conjointe. Malgré sa troublante densité et un côté touche-à-tout, le mano a mano entre «gladiatrices» pas si ennemies séduit, bouscule, épuise aussi. Non sans ironie et tendresse, le duel sororal interroge nos conditionnements et le storytelling avec une douloureuse acuité.

Jusqu'au 1er mars, Théâtre du Galpon, Genève, [www.galpon.ch](http://www.galpon.ch)